

Swagger

Olivier Babinet, 2016

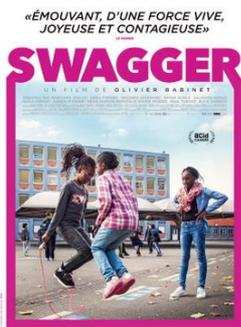
PROPOSITIONS D'ACTIVITÉS

Catherine Blanchard

Enseignante Certifiée

Lettres / CAV

1 – Affiche



Analyse / composition de l'image

→ voc élémentaire pour l'image fixe, attente du spectateur,

j'Affiche, souvent, ce n'est pas le réalisateur qui la choisit, idem pour la bande annonce !

Etymologie => Comment définir le mot « swagger »

• «Quand je suis arrivé à Aulnay, les gamins utilisaient le mot «swag» à tout bout de champ, puis, un an après, quand je lui demande de me parler de swag, Régis me regarde avec une moue condescendante, «C'est fini swag... Maintenant on dit «swagance», «swagologue»... Un peu penaud, je me renseigne sur l'origine de ce mot et je vois que cela vient de «swagger» et que la première trace écrite du mot se trouve dans Le Songe d'une nuit d'été de Shakespeare ! « Mais qui sont ces fanfarons qui dansent loin du lit de la reine des fées ? ». Dans les années 50 on l'utilise pour parler de Sinatra : c'est la classe du mauvais garçon. Puis on retrouve le mot dans les ghettos américains noirs dans les années 90 jusqu'à ce qu'il arrive à Aulnay. C'est un mot qui revient régulièrement à la mode depuis le XVIème siècle. Je trouvais que c'était un beau titre pour mon film parce que mes héros ont cette manière de se comporter au monde avec style, ils ont tous une attitude et des choses à défendre : malgré les difficultés, les mômes d'Aulnay fanfaronneront toujours. Parce qu'ils ont du swag. C'est le choc entre cette énergie de vie, cette fierté balancée à la face du monde, confrontée à la dureté de leur environnement, qui m'ont bouleversé pendant les années que j'ai passées là-bas, au collège Claude Debussy. C'est cette expérience qui a nourri la réalisation de Swagger, un film qui ne regarde pas la banlieue, mais nous fait voir le monde à travers le regard de ses enfants.» **OLIVIER BABINET (dossier de presse)**

• « *Swagger* ne met pas en scène des frimeurs, des fanfarons. Certains sont timides, introvertis, mal dans leur peau. Mais tous ont cette fierté, cette dignité, et ce courage de venir s'exprimer devant la caméra. Olivier Babinet ne filme pas des «jeunes de banlieue», mais des adolescents, tout simplement. Les mécano-robots sont masqués. Pas de visage, pas de nom, pas d'identité. Jusqu'à ce que Régis enlève son masque. Un autre fait de même, puis un autre. Le film enlève à ces jeunes le masque qu'on leur colle avec une imagerie de la banlieue qui ne leur appartient pas, et qu'ils subissent. Le réalisateur, en cassant cette imagerie de la banlieue sordide, terne, morne, uniquement violente, uniquement désespérée, redonne à ses petits témoins une identité, un visage et un nom. Il ne peut pas réparer lorsque les vies sont cassées, le cinéma n'a pas ce pouvoir. Il ne peut pas arrêter la violence, le cinéma n'a pas ce pouvoir, et il ne doit pas la cacher, le cinéma n'a pas ce devoir. Ce qu'il peut faire, et ce qu'il parvient à faire, c'est reconstruire une imagerie et un imaginaire de la banlieue, ni plus ni moins. Et son film est un ré-enchantement. Un espoir qui s'attarde dans une larme. » **Transmettre le cinéma**

• « Aux fenêtres d'une cité de banlieue endormie, des adolescents veillent. Ce sont les «swaggers» (en français, des «fanfarons») qui semblent les nouveaux maîtres de ce domaine devenu presque merveilleux. Ils sont onze et se confient face caméra dans les espaces de leur collège. Tout en n'éluant aucune de leurs inquiétudes, leurs propos révèlent des personnalités pleines d'inventivité et qui ne se laissent jamais abattre. La fanfaronnade de Swagger, le film, c'est d'oser une constante hybridation entre approche documentaire respectueuse et flamboiement visuel. Le portrait d'une génération, les artifices des effets spéciaux comme les hommages à des genres cinématographiques très codés (comédie musicale, teen movie, science-fiction) donnent naissance à une nouvelle imagerie, ramenant de la joie et de la vitalité dans ces lieux bétonnés. Cette ode à la puissance de l'imaginaire adolescent offre la plus joyeuse des réponses à l'abdication devant la fatalité sociale. » **Dossier Maître CNC**

2 – Débat

Problématique : *Swagger*, Documentaire ou Fiction ?

• Documentaire : filmer la voix

a. Dispositif de tournage

DISPOSITIF DU TOURNAGE / INTERVIEW

Quel était ton dispositif pour les entretiens ?

O.B : Le principe, c'était de passer un jour et une nuit avec chaque jeune. Lorsqu'ils parlent, c'est devant deux caméras dont une sur rail, c'était assez costaud. Aïssatou, la jeune qui ne parle pas au début du film, a interrompu l'entretien dès le début. Elle est revenue un an après. Elle était prête. Elle a remis les mêmes vêtements et on a pu tourner. C'est pour ça qu'on voit un tel changement chez elle au cours du film. Ce sont vraiment leurs mots, je n'ai rien écrit. J'avais environ deux-cent questions, les mêmes pour chacun.e, j'essayais de balayer assez largement plein de sujets. Parfois, quand je voyais que ça partait, je les poussais dans leurs délires comme l'histoire avec Mickey et Barbie, je ne sais plus comment on en est arrivé là mais j'ai dû aller la chercher. On utilisait deux lumières différentes selon les questions posées. Je me déplaçais aussi pour changer la direction de leur regard. Parfois je me cachais, pour qu'ils soient plus introspectifs. J'ai eu la chance de travailler avec un grand chef opérateur finlandais qui ne comprenait pas un mot de ce que les jeunes racontaient et qui était donc seulement dans l'image. C'est quelqu'un qui donne une grande dignité aux personnes qu'il filme. Il n'a jamais un regard condescendant ou surplombant. Ça correspondait au regard que je voulais apporter. Toute l'équipe était traversée par les émotions que les jeunes nous envoyaient, c'était très fort.

Pause doc, 20 novembre 2017

b. Travail de la lumière

« Le travail sur l'image participe aussi à rendre ce documentaire atypique. La lumière est très construite, l'image est belle, le traitement des couleurs apportent une sensation graphique. On dit que l'image est « plastique », c'est-à-dire qu'elle dégage quelque chose de très fort dans sa construction esthétique, dans la manière dont elle fait ressortir les couleurs, les contrastes, les « lignes » à l'intérieur du cadre. La banlieue n'est pas filmée comme un lieu triste et désincarné, ce ne sont pas le gris ou le « morne » qui prédominent. »

Transmettre le cinéma

• Fiction : Une réalité fictionnalisée (→ notion à définir avec les élèves)

MISE EN SCÈNE

En dehors des entretiens, il y a beaucoup de mise en scène. Ne donnes-tu pas une image fantasmée d'Aulnay-sous-bois ?

O.B : C'était très important pour moi de montrer cette jeunesse à ce moment-là. On était entre les attentats de Charlie Hebdo et le Bataclan et la presse donnait vraiment une lumière très sombre sur la banlieue. Je pense que les images de banlieues véhiculées par le cinéma de façon générale correspondent tout autant à un fantasme de violence, de gangs et de règlements de compte. Même si tu as grandi là, tu n'es pas à l'abri de la caricature. Entre l'atelier et le tournage, j'ai passé quatre ans dans la citée du collège et ce que je voyais, ce n'était pas seulement les guetteurs en bas des tours, c'était aussi le pique-nique des mamans sur l'herbe, le cirque installé juste à côté du collège. C'est un village Aulnay, tout le monde se connaît. Il y a de la violence bien-sûr, mais ce sont surtout des histoires internes de business. Untel a pris une balle parce qu'il a volé un autre. Il y a aussi les violences policières. C'est dans cette cité que Théo a été violé. C'est dur d'expliquer aux jeunes qu'il faut respecter la République et ses représentants après ça.

Pause doc, 20 novembre 2017

b. Extraits de *Swagger*

→ Extrait 1: Régis au collège avec son manteau de fourrure

→ Extrait 2 : Marche de défilé de Régis dans la cité.

• Problématique de l'usage des effets spéciaux et trucages dans *Swagger*

→ Selon, O. Babinet, il s'agit de filmer les rêves et les fantasmes des adolescents (clip, vision du futur_ science fiction) tout en respectant leur propos, une position éthique du documentariste.

Conclusion : *Swagger*, un genre hybride

Pour aller plus loin : « *Entre Fiction et Réalité* »

→ Paroles de Régis, Paul, Naïla / Retour sur leurs expériences de tournage, réalisé par Joachim Lepastier
site: Transmettre le cinéma

3- Exercice de réalisation

- Filmer son trajet entre chez soi et le collègue

- Filmer la voix : l'interview

- Photo-montage
cf. « Le bidule »

4 - Critique de films

- **Où** trouve-t-on des critiques ?

→ Magazines spécialisés : Positif, Cinélive, Les Cahiers du cinéma

→ Programme de cinéma (Lux, Café des images etc.)

- **Lire** une critique

Paris Match | Publié le 17/11/2016 à 23h11

Des documentaires sur les cités, il y a de quoi en remplir des téléviseurs entiers. Là où "Swagger" impose sa différence, c'est dans le soin particulier de sa réalisation vivante et pleine de tact, truffée de petites trouvailles amusantes et de ralentis pertinents. Pour tout dire, on n'est plus dans le docu brut de décoffrage, mais dans le vrai geste cinématographique. Ce geste est avant tout une marque de respect et un acte d'amour du cinéaste vis-à-vis de ces jeunes protagonistes qui swagguent sans chichi devant l'objectif. Quoi, vous ne savez pas ce que "swagger" veut dire? La honte ! Bon on va vous éclairer et, après, vous pourrez rouler des mécaniques. Et bien, c'est justement ce que signifie ce verbe qui n'a rien d'argotique. Il aurait même des origines shakespeariennes... "

Rouler des mécaniques", "parader", "faire le fier", oui, mais pas dans la frime, dans l'authenticité. Les protagonistes de ce film ne sont pas des acteurs, mais des natures dont les paroles, les regards, les attitudes, les vêtements nous parlent, au-delà des mots, directement au coeur. Loin du reportage, "Swagger" est un patchwork bigarré qui pulse au rythme de ces héros du quotidien saisis sur le vif par les questions du réalisateur, ou bien mis en scène en une chorégraphie fluide et subtile, voire surréaliste. Nous ne sommes par, pour autant, au pays des Bisounours. Le film ne fait pas l'impasse sur les difficultés de vivre dans des cités où l'économie parallèle, les gangs et les descentes de police forment une toile de fond avec laquelle il faut bien vivre. Mais au-delà de cet horizon borné scintille un avenir empli des espérances et des projets de ces adolescents rayonnants, clairvoyants, originaux. Vous n'oublierez pas de sitôt l'émouvante Aïssatou au regard aussi profond que ses blessures à l'âme; Nazario le beau gosse au foulard rouge à tête de mort; Salimata la romantique; Naila la petite princesse à l'intelligence vive, Paul le tendre et l'élégant dans son costume noir; et tous les autres... Mais la star, "the man to be", c'est l'inénarrable Régis, l'artiste du look qui en impose, le roi de la fringue qui en jette... Que tous gardent leur cap, fièrement. Ce film, en leur rendant un bel hommage, nous donnent, à nous, spectateurs, qu'elles que soient nos origines, une même envie, celle de swagger...

Première

*Avant de désigner une attitude frimeuse dans le vocable de la jeunesse actuelle, le verbe "swagger" fut inventé par Shakespeare lui-même, dans Songe d'une nuit d'été : "Quels sont ces rustiques personnages qui font ici les fanfarons, si près du lit de la reine des fées ?" Quatre siècles plus tard, c'est dans un collège du 9-3 encadré par des tours HLM qu'Olivier Babinet a trouvé ses fanfarons. À partir des témoignages d'une dizaine d'ados d'Aulnay-sous-Bois, le réalisateur de Robert Mitchum est mort orchestre un séduisant portrait choral, esquivant les clichés dans un écrin léché – ni voix off misérabiliste, ni caméra à l'épaule illisible à déplorer ici – sans pour autant verser dans la pose cool stérile. L'idée ? Percer l'écorce paresseuse et uniformément grisâtre des JT pour zoomer sur des personnalités. Des intriorités. Nos collégiens confient ainsi leurs peurs, leurs rêves, leurs doutes. Tantôt grave, tantôt plus cocasse (Mickey et Barbie forment-ils une organisation occulte adepte de la décapitation de masse ?), leur imaginaire délesté de son habituel poids sociologique vire parfois au délire onirique. Il s'exprime dans une esthétique idoine, à la fantaisie débridée : incursions dans la comédie musicale ou la SF, faune improbable, effets clippeques avec force ralentis, musique hypnotique (signée Jean-Benoît Dunckel) et arabesques en drone... Swagger ne se refuse rien. À l'instar de ses attachants héros, ce docu hors norme brise les carcans avec un sacré style. **Eric Vernay***

- **Ecrire** une critique

a. Présenter le film (titre, réalisateur, synopsis en entier ou pas)

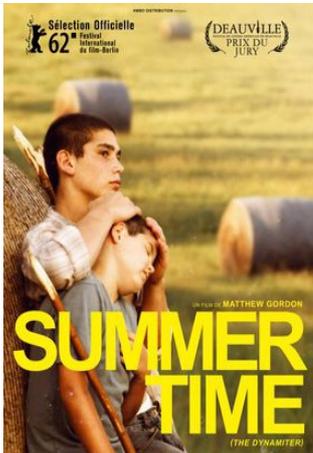
b. **Emotions**, Sentiments,

c. **Parler cinéma** : plan frappant, moment de cinéma qui a marqué.

cf. *Atelier Critique* (Lycéens et App au cinéma Normandie / Café des images)

5 - Enrichir un regard de spectateur / Cinéphilie

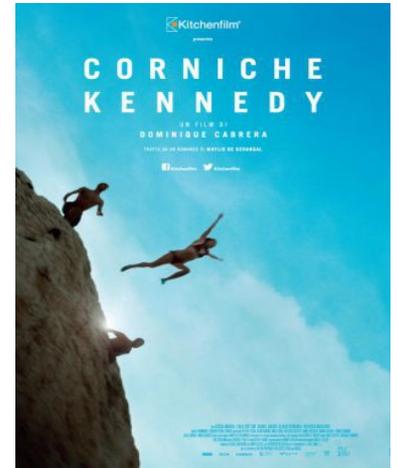
• Films de fiction sur l'adolescence



Summertime, Matthew Gordon, 2012



Bande de filles, Céline Sciamma, 2014

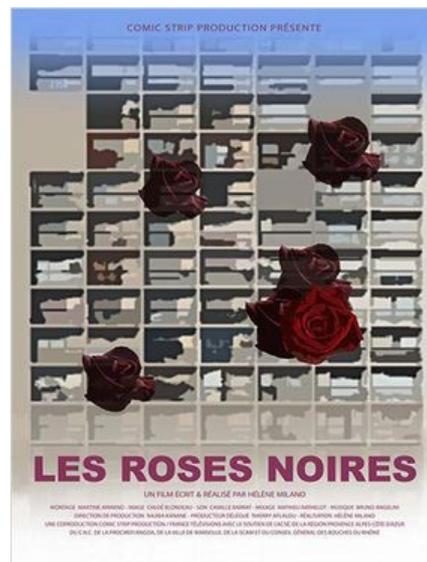


Corniche Kennedy, D. Cabrera, 2016

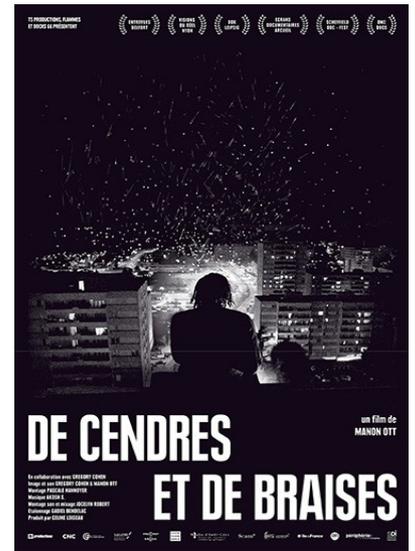
• Documentaire qui filme la banlieue



Adolescents



Adolescents



Adultes

6 - Analyse du film

• Analyse de séquence

cf. Upopi → autoformation

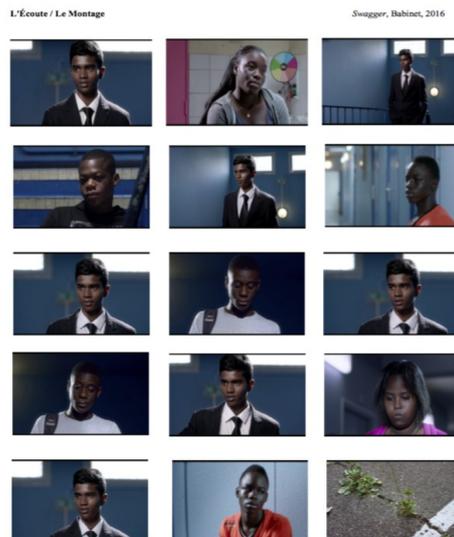
• Portrait / Photogrammes

Demander aux élèves de reconstruire le portrait d'un personnage à partir de photogrammes de film (5 photogrammes max) et de justifier leur choix de sélection. Les photogrammes doivent embrasser l'ensemble du film)

Exemple : Régis, Naïla, Aïssatou, Paul...



• Ecoute / Montage / Extrait (00'25'43-00'29'10)



Paul :

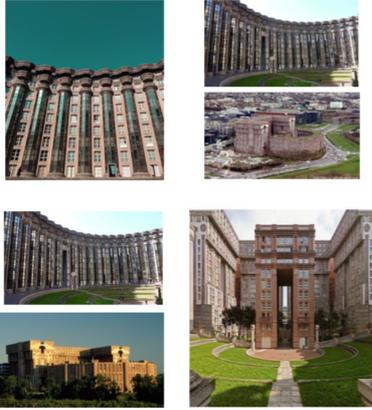
« Déjà, avoir des papiers, c'est quelque chose de grand... je pleure »

6 – PEAC : Travail transdisciplinaire / Architecture / Traitement de l'espace

• Architecture / Banlieue

ABRAXAS

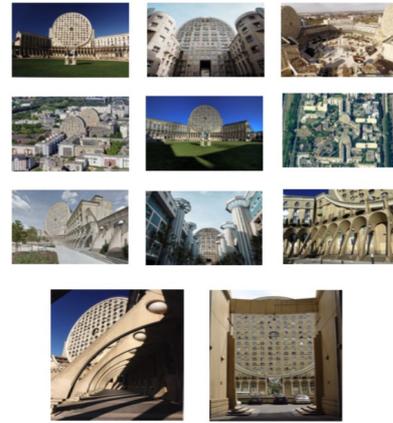
Les espaces d'Abraxas sont un ensemble immobilier situé à Noisy-le-Grand, en France dont le projet est confié à l'architecte Ricardo Bofill en 1978.



Abraxas de Ricardo Bofill
construit entre 1978-1983 à Noisy le Grand

LES ARÈNES DE PICASSO

Les arènes de Picasso, conçues par l'architecte espagnol Manuel Núñez Yanowsky en 1981 sont un ensemble immobilier situé à Noisy-le-Grand, France.



Les Arènes de Picasso
Manuel Núñez Yanowsky, 1981, Noisy le Grand

• Espace dans Swagger

Swagger, Olivier Babinet, 2016

Espace : Collège – Intérieur – Extérieur



Espace du collège

Espace : Extérieur - Banlieue



Espace de la banlieue

Un café avec Olivier Babinet réalisateur de *Swagger*

Pause doc

20 novembre 2017

Miz Doc, semaine 3. Du Nicaragua à Fukushima en passant par le Sénégal et la Patagonie, la semaine dernière nous a quelque peu étourdis. C'est finalement en Seine-Saint-Denis que nous avons choisi de nous arrêter prendre un café. Rencontre avec Olivier Babinet, réalisateur du film « Swagger ».

Maxime Moriceau : Olivier, pour commencer, peux-tu te présenter et nous en dire plus sur ton parcours ?

Olivier Babinet : Je suis autodidacte. J'ai grandi à Strasbourg où je faisais de la musique quand j'étais ado, de la radio, de la photo et aussi pas mal de conneries. J'ai quitté l'école avant le Bac et je suis monté à Paris où j'ai commencé à travailler avec mon frère dans la publicité. Ça a très vite marché, à dix-huit ans, j'étais salarié. Au fil de mes rencontres, et au bout de cinq ans, j'ai eu envie de faire autre chose. Avec mon directeur artistique, on a négocié trois mois de temps libre et on a réalisé un pilote pour une série que Canal Plus a ensuite produit : « Le Bidule » (78 épisodes). C'était une forme très personnelle avec de la photo et de l'animation. Ça passait le dimanche midi donc on avait un public assez large mais on pouvait parler de pleins de sujets politiques : les prisons, la drague de rue, le collègue... C'est par cette série que je suis sorti de la pub. Après j'ai jonglé entre des clips, des courts et des longs métrages de fiction.

M.M : Dans ton film, tu fais le portrait de quelques collégiens de banlieue parisienne. Comment as-tu rencontré ces jeunes ?

O.B : J'ai d'abord réalisé un court métrage qui a été diffusé par Cinémas 93 dans des prisons et dans des collèges de Seine-Saint-Denis. Suite à cette tournée, ils m'ont proposé de revenir faire un atelier dans une classe de quatrième d'un collège d'Aulnay. En deux ans, j'ai réalisé huit courts métrages avec ces jeunes et le Conseil Départemental m'a proposé de faire une résidence dans ce même collège. C'est comme ça qu'est né le projet.

M.M : Que veut dire Swagger, avoir le swag ?

O.B : T'as la classe, t'as le style. J'ai deux fils qui sont plus âgés que les jeunes du film, et déjà, pendant le tournage, ils ne disaient plus swag. C'est un terme qui remonte à Shakespeare, dans *Songe d'une nuit d'été*. On le traduit par fanfaron. Après on le retrouve dans les années soixante pour désigner la classe des mauvais garçons à la Franck Sinatra. C'est un mot qui traverse les âges et qui réapparaît de temps à autre.

M.M : As-tu des références ? Des films qui ont pu t'inspirer pour « Swagger » ?

O.B : Un film que j'ai vu il y a longtemps, ça doit être le premier de Bertrand Blier, « Hitler... Connais-pas », qui donne la parole à des jeunes de 1963. On dirait les jeunes d'aujourd'hui, ils se posent exactement les mêmes questions, c'est très drôle de voir ça. Après, il y a « Le joli mai » de Chris Marker qui joue parfois sur un effet Marabou-de-ficelle que j'aime bien et dont on s'est servi dans le film. Il y a aussi la série « Freaks & Geeks » de Jud Apatow que je regardais à ce moment-là, qui est une comédie sur l'adolescence.

M.M : Quel était ton dispositif pour les entretiens ?

O.B : Le principe, c'était de passer un jour et une nuit avec chaque jeune. Lorsqu'ils parlent, c'est devant deux caméras dont une sur rail, c'était assez costaud. Aïssatou, la jeune qui ne parle pas au début du film, a interrompu l'entretien dès le début. Elle est revenue un an après. Elle était prête. Elle a remis les mêmes vêtements et on a pu tourner. C'est pour ça qu'on voit un tel changement chez elle au cours du film. Ce sont vraiment leurs mots, je n'ai rien écrit. J'avais environ deux-cent questions, les mêmes pour chacun.e, j'essayais de balayer assez largement plein de sujets. Parfois, quand je voyais que ça partait, je les poussais dans leurs délires comme l'histoire avec Mickey et Barbie, je ne sais plus comment on en est arrivé là mais j'ai dû aller la chercher. On utilisait deux lumières différentes selon les questions posées. Je me déplaçais aussi pour changer la direction de leur regard. Parfois je me cachais, pour qu'ils soient plus introspectifs. J'ai eu la chance de travailler avec un grand chef opérateur finlandais qui ne comprenait pas un mot de ce que les jeunes racontaient et qui était donc seulement dans l'image. C'est quelqu'un qui donne une grande dignité aux personnes qu'il filme. Il n'a jamais un regard condescendant ou surplombant. Ça correspondait au regard que je voulais apporter. Toute l'équipe était traversée par les émotions que les jeunes nous envoyaient, c'était très fort.

M.M : En dehors des entretiens, il y a beaucoup de mise en scène. Ne donnes-tu pas une image fantasmée d'Aulnay-sous-bois ?

O.B : C'était très important pour moi de montrer cette jeunesse à ce moment-là. On était entre les attentats de Charlie Hebdo et le Bataclan et la presse donnait vraiment une lumière très sombre sur la banlieue. Je pense que les images de banlieues véhiculées par le cinéma de façon générale correspondent tout autant à un fantasme de violence, de gangs et de règlements de compte. Même si tu as grandi là, tu n'es pas à l'abri de la caricature. Entre l'atelier et le tournage, j'ai passé quatre ans dans la citée du collège et ce que je voyais, ce n'était pas seulement les guetteurs en bas des tours, c'était aussi le pique-nique des mamans sur l'herbe, le cirque installé juste à côté du collège. C'est un village Aulnay, tout le monde se connaît. Il y a de la violence bien-sûr, mais ce sont surtout des histoires internes de business. Untel a pris une balle parce qu'il a volé un autre. Il y a aussi les violences policières. C'est dans cette cité que Théo a été violé. C'est dur d'expliquer aux jeunes qu'il faut respecter la République et ses représentants après ça.

M.M : Comment avez-vous travaillé au montage ?

O.B : J'ai demandé à la monteuse de ne pas faire un film trop manichéen, je ne voulais justement pas donner une image trop angélique de cette jeunesse. Il y avait des choses qu'on avait du mal à mettre, des personnages plus compliqués que d'autres. Régis, c'est un cocktail dingue. C'est un très bon client mais il fallait laisser de la place aux autres. Le montage a duré neuf mois. La monteuse travaillait le matin et j'étais avec elle l'après midi. On discutait et elle avançait parfois seule.

M.M : De nouveaux films en projet ?

O.B : Je suis sur deux longs métrages de fiction. Le premier sur lequel je travaille depuis six ans est une comédie romantique d'anticipation qu'on devrait commencer à tourner en juin. C'est un chercheur qui étudie la féminisation des espèces sous-marines et souhaite fonder une famille dans un monde en proie à la stérilité. L'autre est une l'adaptation d'une pièce de théâtre de David Greig, *Monsters in the hall*. Ça s'annonce bien.

Maxime Moriceau, 20/11/2017

Mots clés :

- **humour/comique : rapport image-son**
- **effets spéciaux/trucages (visible et invisible)**
- **documentaire, fiction, genre hybride**
- **réalité et onirisme**
- **éthique**